

# Une place au soleil

## Quand un roman révèle la folle histoire du précurseur de l'énergie solaire.

C'est l'un de ces inventeurs oubliés dont regorge notre pays d'ingénieurs et de bricoleurs. Louis XVI lui-même avait réalisé la serrure de l'armoire de fer où il cachait les lettres secrètes qui lui coûtèrent la tête – l'homme qui en récupéra la clé sous l'échafaud n'est autre que le grand-père du héros de ce livre.

Né en 1825 à Semur-en-Auxois, Augustin Mouchot n'eut a priori pour lui que cette ascendance. Il n'héritait pour le reste que d'une constitution débile, compensée par des doigts d'une exceptionnelle finesse – ce qui poussera son père, serrurier lui aussi, à lui confier les gonds de son atelier. Mouchot jouit aussi d'un don inné pour le calcul mental qui va faire de lui un professeur de mathématiques, ayant à 20 ans déjà l'air d'en avoir 40, avec les manies solitaires d'un vieux. C'est la découverte d'un ouvrage sur la chaleur solaire qui bouleverse son destin. Mouchot y apprend que Cassini avait offert à Louis XIV un miroir capable de faire fondre en une heure un morceau de fer, et qu'Horace de Saussure, l'alpiniste, faisait cuire en montagne son ragoût en présentant un miroir au soleil. Il conçoit un appareil doté de trois réflecteurs, sans succès, remplace le récipient par une chaudière qu'il cloche avec les ventouses prescrites par ses médecins, voit bouillir enfin sa marmite solaire et court au registre des brevets déposer sa trouvaille...

La nouvelle finit par parvenir aux oreilles de Napoléon III. Très soucieux de développer l'industrie, l'empereur reçoit à deux reprises Mouchot. Mais le charbon s'est déjà imposé dans les usines, retardant d'un siècle la découverte du solaire, et l'on se détourne du petit Archimède qui prétendait pouvoir inverser la course de la Terre. Ironie du sort, le livre devant assurer la publicité de sa trouvaille sort en pleine guerre de 1870, qui consacre le triomphe du charbon... Miguel Bonnefoy aurait-il inventé ce Géo Trouvetou ? On se le demande, avant de le trouver sur la Toile et d'en déduire que Bonnefoy a voulu remplir les blancs de sa destinée, comme Pierre Michon put le faire avec ses *Vies minuscules*. On pense encore aux tentatives de Michel Foucault

**Plonier.** Après « Héritage » (Rivages, prix des Libraires 2020), Miguel Bonnefoy rend hommage aux génies incompris.



**Nuancé.** Pierre Adrian, révélé par « La Piste Pasolini » (Équateurs, 2015), livre ici un récit intime sur la difficulté de grandir.

(*Moi, Pierre Rivière...*) et d'Arlette Farge (*Vies oubliées*) de donner une voix aux acteurs négligés par l'Histoire, à ceci près: il s'agit bien d'un roman, mené avec grâce par un excellent styliste pour qui rien de ce passé-là ne semble étranger ■ CLAUDE ARNAUD

*L'Inventeur*, de Miguel Bonnefoy (Rivages, 199 p., 19,50 €).

## Mélancolie d'août

### Voyage en Bretagne et en nostalgie, au cœur d'un été en pente douce.

Pierre Adrian a 30 ans mais il écrit au passé simple (« nous fîmes l'amour en silence »), avec un sens quasi maladif de la description lui conférant quelque chose d'un Proust 3,0 qui aurait trouvé la touche « point » sur son clavier. Sa nostalgie est forte, elle lui ferait regretter jusqu'à l'avenir. Cela faisait huit ans qu'il n'était pas retourné dans son fief de Bretagne. Huit ans qu'il n'avait pas poussé le « portail blanc », mis du sable dans le lit de la « chambre bleue », retrouvé, dans la nuit et ivre-mort, la clé « sous le pot », bu le thé avec sa « petite grand-mère », revu la tante Yvonne et surtout Anne, « sa peau si mate qu'elle buvait le soleil sans rien rejeter ». Dans la « grande maison », des enfants qu'il connaît à peine lui rappellent qu'il n'est plus un cousin mais un oncle, qu'il a fini

d'être un fils et pas commencé à être un père. Sauf avec le petit Jean, 6 ans.

Dans la meute, il n'y a que lui pour percer le cœur « fainéant » d'Adrian. Et il n'y a qu'Adrian pour faire chavirer le nôtre, avec le simple récit d'un chagrin de Jean. « De ses yeux humides fusa une larme puis il fondit et s'expliqua, gêné par les pleurs. Il parlait avec ses mots

d'enfant, citant des prénoms que j'ignorais, des histoires farfelues qui étaient son pain quotidien, le sens de sa vie et qui pour moi ne signifiaient rien. » Entre ces deux-là, l'amour se répand, muet et criant. Et puis survient l'impossible, l'injustice cosmique. « Août était le mois qui ressemblait le plus à la vie », écrit Adrian. Jean était comme lui, un enfant d'août, il le restera pour toujours. Ce roman est une étreinte. Doux et douloureux comme le dernier bain de mer avant l'automne, celui qu'on ne rince pas, pour en garder longtemps le goût de sel, de soleil et d'amertume ■ MARINE DE TILLY

*Que reviennent ceux qui sont loin*, de Pierre Adrian (Gallimard, 192 p., 20 €).